



Date : 03/11/2006

Qadede Idá?at. Une ancienne tradition parcourant la famille.

Edgardo Civalero
National University of Córdoba
Córdoba Argentina
edgardocivalero@gmail.com
www.thelogofalibrarian.blogspot.com

Traduit par : Olivia Trono,
Comité International de la Croix-Rouge,
Genève, Suisse.
Olivia.trono@gmail.com

Meeting:	81 Bibliothèques pour enfants et jeunes adultes et lecture (Partie I)
Simultaneous Interpretation:	Non

*WORLD LIBRARY AND INFORMATION CONGRESS: 72ND IFLA GENERAL CONFERENCE AND COUNCIL
20-24 August 2006, Seoul, Korea
<http://www.ifla.org/IV/ifla72/index.htm>*

Les peuples indigènes d'Amérique latine

Pendant des siècles, des millions d'individus ont contemplé les étoiles, enracinés dans des terres qu'aujourd'hui nous considérons comme les nôtres. Pendant des générations, ils ont tissé une unique et incomparable trame culturelle, faite d'innombrables caractéristiques, petites et grandes, de particularités distinctes et inimitables.

Pendant des siècles, des millions d'individus ont élaboré des visions du cosmos détaillées et profondément singulières. Ils ont maintenu des relations intimes avec leur environnement, des liens forts avec l'univers magique et spirituel, une expression artistique d'une indéniable créativité et des langues au vocabulaire et aux sonorités riches. Avec tous ces éléments, ces gens ont constitué une vaste et immense mosaïque humaine dotée d'une diversité virtuellement sans frontière.

Qualifiés d'"ab original" – autochtones – ils survécurent à peine à l'impétuosité brutale des pouvoirs impériaux et expansionnistes des Européens, dont les systèmes politiques et socio-économiques étaient basés sur des idées de conquête, de domination et d'exploitation.

&La plupart de ces miracles humains fragiles ne supportèrent pas la pression et succombèrent. D'autres disparurent simplement au milieu du peuple "civilisé" qui avait occupé leurs terres et pris leur vie. D'autres se sont adaptés, par une métamorphose qui les força à accepter un certain degré d'assimilation ou d'acculturation. En d'autres encore

gardèrent le silence et le souvenir d'une meilleure époque comme refuge contre les conquérants.

Nombre d'entre eux, cependant, ne se rendirent jamais.

La pression, la violence et l'oubli ne réussirent pas à faire taire leur voix. Plus de 300 millions d'indigènes essaient de trouver leur chemin à travers tant d'exclusion, tant de discrimination et tant de problèmes. De ces survivants, près d'un demi-million, appartenant à une douzaine de groupes ethniques différents, vivent sur le territoire qu'on appelle « Argentine » depuis deux siècles. Ils tentent de garder leurs coutumes, leurs habitudes et pratiques – transmises oralement avant tout – leur sagesse, leurs croyances et ces caractéristiques qui les rendent particuliers, différents, uniques... Et ils se battent pour préserver leur identité dans un monde dominé par la technologie et qui se mondialise de jour en jour.

En dépit des déconvenues dont ils souffrent quotidiennement en essayant de se tailler une place dans des sociétés qui ne leur ouvriront jamais les portes, ils n'abandonnent pas. Tout comme ils n'oublient pas. Ils continuent à se souvenir qu'ils sont des fils et des filles de la Terre, nés de leurs créateurs célestes au cours des millénaires. Ils sont certains de déposer & à nouveau leurs racines dans les montagnes, les plaines et les forêts qui protègent les lieux de repos de leurs ancêtres... Ils croient fermement à la renaissance, aux nouvelles fleurs et aux nouveaux fruits.

C'est pour soutenir cette histoire, les souvenirs vivaces d'un passé douloureux, les témoins vivants d'un présent honteux, et les combats, que le projet de "Bibliothèques Aborigènes" a été lancé.

Guaykurú : les guerriers féroces

Parmi les groupes ethniques qui peuplent aujourd'hui encore le territoire argentin, ceux appartenant à la famille linguistique Guaykurú jouent un rôle important dans l'histoire et la géographie humaine du pays.

Leurs communautés habitent une vaste zone géographique connue sous le nom de "Chaco", incluant le Nord-Est de l'Argentine, le Paraguay, une partie du Sud-Ouest du Brésil et le Sud-Est de la Bolivie. Ce territoire est couvert de forêts tropicales et il est traversé par de larges rivières aux eaux brunes. La richesse de la vie végétale et animale a permis aux indigènes de vivre d'une agriculture de subsistance en tant que pêcheurs nomades, cueilleurs ou chasseurs, cultivant juste quelques produits de base, comme le manioc ou le coton.

La partie sud de cette énorme zone géographique appartient à présent à l'Argentine. Jusqu'au XVII^e siècle – époque où les forces d'occupation espagnoles arrivèrent en ces lieux – nombre de ces groupes indigènes habitaient la région et partageaient une langue et une culture communes. Les Espagnols les appelèrent par le même mot en guaraní: *Guaykurú*, c'est-à-dire « les féroces, les indomptables ». Dans ce grand groupe, ils inclurent des peuples aussi divers que les *Payaguá* – pirates des rivières et pêcheurs – et les *Abipón* – féroces guerriers et chasseurs. Après des décennies de guerres contre les soldats ibériques d'abord, puis contre les troupes argentines, les peuples *guaykurú* furent réduits à trois groupes en Argentine: *Qom* (appelés aussi « Tobas » en espagnol), *Moqoit* (« Mocovi ») et *Pit'laxà* (« Pilagá »). Tous parlent des dialectes et des variantes de la langue de base, *qom'lek* (signifiant littéralement « la langue des peuples »). Les linguistes incluent ces dialectes et d'autres langues apparentées dans la grande famille *Guaykurú*.

Même si les gouvernements argentins au niveau national et provincial ne possèdent pas de données statistiques des peuples aborigènes (le dernier recensement – incomplet – a été

effectué en 1967-68), certaines informations fiables peuvent être obtenues d'autres sources, comme des ONG, des missions religieuses et des chercheurs.

A travers ces sources, nous savons que les *Qom* vivent dans une large zone, incluant d'importants centres urbains et ruraux de la province du Chaco, de grandes villes comme Rosario, Buenos Aires ou La Plata. Leur population est estimée à 90000 personnes, mais ils sont probablement plus, car la plupart d'entre eux nient leur origine indigène, un stigmate difficile à effacer dans la société argentine. Connus aussi sous le nom de « Tobas », ils tentent de récupérer leurs terres natales et de raviver leur culture, y compris leur langue, leur musique, leurs productions artistiques et leur tradition orale. Comme les peuples *guaykurú* n'ont jamais utilisé de système d'écriture, la tradition orale constituait leur principal moyen de transmission des savoirs d'antan. C'est pourquoi la tradition orale et la langue sont à la base de la conservation vivante de leur culture traditionnelle.

Les *Qom* vivent dans les campagnes, cultivant la terre ou faisant de l'artisanat, tout comme dans des centres urbains – habituellement aux alentours des grandes villes – on forme une main-d'œuvre bon marché dans nombre d'activités. Ils doivent ainsi faire face à de graves problèmes d'illettrisme, de santé, d'alcoolisme et de violence, tout comme à un manque profond d'instruction et d'information. Cependant, ils ont mis sur pied plusieurs mouvements populaires pour défendre leurs droits et leurs intérêts en tant que citoyens argentins et *Qom*. Ils ont remporté des succès en obtenant la propriété de leurs terres ancestrales et en une instruction bilingue dans les écoles primaires. Ils reçoivent de l'aide de plusieurs organisations nationales et internationales et d'ONG mais, à plusieurs titres, ils restent sous la pression sociale et culturelle de la société allogène qui les entoure.

Les *Moqoit* sont généralement considérés comme un sous-groupe des *Qom*. Cependant, selon des explications historiques ils constituaient deux groupes différents et, aujourd'hui, les *Moqoit* se considèrent d'une culture indépendante. Par le passé, ils étaient des guerriers courageux et craints ; à présent, ils partagent les terres, les problèmes et leur destin avec leurs voisins *Qom*, bien qu'ils occupent principalement des zones sud du Chaco et des provinces du nord de Santa Fe (à la limite sud du territoire *Qom*). Ils vivent en zone rurale et selon les estimations leur population pourrait atteindre 7 000 personnes. Ils parlent un dialecte du *qom'lek* et ils tentent de retrouver et de sauver les restes d'une identité culturelle détruite par des décennies de conflits avec la société argentine.

Il se peut que les *Pit'laxa*, lesquels habitent aujourd'hui la province de Formosa, soient ceux qui ont le mieux conservé leur identité. Même s'ils vivent dans des communautés urbaines ou rurales, ils continuent leurs pratiques quotidiennes de chasse et de récolte (appelées « marisquear »). Ils doivent également faire face à de nombreux problèmes – y compris les maladies et les pressions politiques – mais, comme ils l'ont fait il y a de nombreuses années, ils continuent à se battre bravement pour leurs terres, leurs droits et leur culture. Ils parlent une variante du *qom'lek*, différente de celle utilisée par leurs voisins du sud et, bien qu'ils soient aussi dans une situation critique, ils essaient de retrouver leurs traditions orales et de conserver vivante leur identité indigène. Ils organisent chaque année une rencontre internationale des peuples aborigènes et ils ont mis sur pied un grand nombre de mouvements socioculturels sur leur territoire.

Les peuples *guaykurú* ont été massacrés, persécutés et opprimés. Ils sont encore traités comme des travailleurs bon marché – presque des esclaves – dans les champs de coton et dans d'autres exploitations commerciales. Leurs droits ont été systématiquement violés et cela a causé plusieurs révoltes sérieuses durant l'histoire récente (toutes ont fini en massacres sanglants). Des éditeurs bien connus ne publient pas de livres dans leur langue, les systèmes d'instruction officiels ignorent leurs cultures, les sectes religieuses les poussent à l'intégration, la discrimination sociale les force à négliger les méthodes traditionnelles et leurs traits culturels. Malgré tout, ils continuent à résister, à combattre et, chaque nuit, à

prononcer les vieux sons *qom'lek* sous un ciel sombre, demeure des étoiles, leurs déesses antiques.

Le projet « Bibliothèques Aborigènes »

Tel que mentionné plus haut, les peuples *guaykurú* n'ont jamais développé de système d'écriture. Tout leur savoir, souvenirs et mots, est transmis grâce à la tradition orale. L'acculturation actuelle et la pression socioculturelle (au moyen du système d'instruction officiel, des organisations religieuses et de la discrimination publique) les amènent à négliger leur trésor le plus précieux : leur sagesse, les croyances et les certitudes accumulées à travers les siècles et gardées précieusement dans la mémoire des aînés.

En même temps que disparaît leur culture, ils perdent aussi leur identité en tant que personnes. Immergés dans une société parlant espagnol, laquelle ne respecte pas leur particularité, ils semblent perdus entre deux mondes, n'appartenant complètement ni à l'un ni à l'autre. Ils ne parlent couramment ni le *qom'lek* ni l'espagnol, ils sont majoritairement illettrés et les enfants quittent l'école très tôt. Tous ces éléments expliquent un grave manque d'éducation de base et d'information. Leurs problèmes majeurs (santé, droits, ressources) trouveraient un début de solution s'ils avaient accès à un savoir essentiel. Mais les bibliothèques publiques et les écoles primaires couvrent à peine leurs besoins et, quand c'est le cas, il n'y a pas de matériel disponible dans leur langue maternelle.

Face à l'absence d'une organisation solide qui fournirait aux communautés indigènes éducation et outils d'information, le projet de « Bibliothèques aborigènes » a été conçu et mis en œuvre, avec des fonds très limités, par le soussigné en diverses communautés *guaykurú* entre 2002 et 2005.

Le projet a émergé d'un ensemble d'idées nouvelles tendances de la bibliothéconomie et des sciences de l'information: le « *progressive librarianship* ». Le mouvement soutient et encourage le libre accès à l'information, le respect des structures culturelles de chaque communauté, l'appel à l'imagination dans la gestion des ressources, la remise en cause des modèles de service établis et acceptés, la diffusion du savoir en vue d'un développement équilibré et égalitaire des sociétés humaines.

Utilisant un cadre théorique interdisciplinaire (anthropologie, sociologie, droit, sciences de l'éducation, linguistique, ...) et profitant de la « recherche-action » (avec l'apport des techniques de recherche sociale telles que le « *thick description* » ou *description épaisse*), on a proposé la construction, la mise en œuvre et l'évaluation d'un modèle de bibliothèque conçu pour satisfaire les besoins des usagers indigènes, respectant leurs caractéristiques et traits culturels et tenant compte de leurs moyens, de leur réalité et de leurs rythmes culturels.

Les bibliothèques aborigènes ont été développées au sein des communautés à titre de projet de base fondé sur l'engagement volontaire et constant et la prise de décision de l'utilisateur final. On voulait que les bibliothèques soient gérées par le groupe sans intervention ou influence extérieure. On souhaitait retrouver les langues et les connaissances ancestrales, revitaliser les expressions et pratiques culturelles telles que la tradition orale et l'histoire, une alphabétisation bilingue, la participation des secteurs socialement exclus (tels que les femmes et les personnes âgées), l'appropriation de la sagesse stratégique autochtone (soins de santé, nutrition, gestion des ressources, droit et droits de l'homme...) et l'introduction d'éléments culturels nouveaux (aptitudes de lecture et d'écriture, livres, informatique) dans une perspective bilingue et interculturelle.

Afin d'atteindre les objectifs fixés, la bibliothèque est devenue une organisation flexible, adaptée aux conditions de vie et aux besoins de la communauté. Les responsables de l'information, en collaboration avec le groupe des usagers, ont analysé et cerné les

caractéristiques du groupe, le milieu, les ressources, la situation sociale, culturelle et éducative, leurs recherches, leurs désirs et leurs besoins. La *description épaisse* et les *histoires de vie* ont été très utiles et ont fourni des outils adaptés : ils ont donné de riches rapports sur la qualité de vie et les caractéristiques socioculturelles des personnes. En fait, ils sont à l'origine de données importantes ignorées des outils quantitatifs (statistiques). L'utilisation de ces derniers a cependant complété le travail.

Les données humaines – particulièrement les croyances, les visions cosmiques ou les idiosyncrasies – ont été considérées attentivement au stade de l'évaluation : les résultats du processus ont montré ce qui était attendu de la bibliothèque, la catégorie d'utilisateurs qui la fréquenterait ou non et les moyens humains et matériels qui seraient nécessaires à la mise en œuvre des services.

À partir des données recueillies, un modèle de service d'information a été conçu, toujours en collaboration avec la communauté, par l'application de méthodes d'organisation et de gestion de bibliothèque. Ce modèle a été soumis à une évaluation continue et caréné. Les collections et les services ont été élaborés pour soutenir la culture orale, les langues natales (enseignement bilingue), l'échange interculturel, le rôle des femmes et des personnes âgées dans la transmission des informations, les canaux de transmission eux-mêmes, l'acquisition de nouvelles connaissances, la préservation de l'histoire et des traditions et l'appropriation de la bibliothèque comme espace de développement, de discussion et de redécouverte de l'identité.

Le travail avec les communautés *guaykurú* (2002-2005) a donné des résultats plus riches que prévu. Un grand nombre de traditions orales ont été exhumées et plusieurs *collections sonores* (enregistrements audio de voix de villageois) ont été créées pour les langues en danger. On a établi de petites bibliothèques dans les écoles des communautés et les *collections sonores* ont servi de matériel éducatif complémentaire, puisque les élèves ne peuvent pas profiter d'ouvrages écrits dans leur propre langue. Des textes (en espagnol) liés à des questions comme la santé, l'organisation communautaire, la nourriture et l'agriculture, les techniques de construction, la gestion de l'eau et du sol, etc., leur ont été donnés et partiellement traduits en langues locales afin de donner la chance aux personnes illettrées d'acquérir les rudiments de ces importants sujets.

Même si un financement réduit n'a pas permis de créer des structures et des services aussi forts et solides que ceux préconisés au départ, l'un des services mis en œuvre – basé sur une idée simple et des ressources locales – a eu beaucoup de succès. Il a été développé pour la première fois dans les communautés *Qom* de la province du Chaco et établi ensuite dans d'autres communautés. On l'a appelé *Qadede Idá?at*.

Les traditions sont vivantes

Chez les *Guaykurú*, il y a un corpus de connaissances traditionnelles – transmises oralement – qui précise ce qu'est un comportement approprié ou les règles sociales de base. Ce corpus est appelé *Qadede Idá?at*, ce qui signifie «traditions anciennes» en *qom'lek*. Il a été établi en 2002 par des anthropologues, des enseignants locaux et quelques linguistes dans les communautés *Pit'laxá* de la province de Formosa et les premiers résultats en ont été publiés dans un petit ouvrage, mais le travail a été abandonné. Fondé sur l'utilisation du savoir traditionnel exprimé en langue maternelle, le projet de « Bibliothèques aborigènes » a décidé de mettre en place un service appelé *Qadede Idá?at*, lequel s'appuyait sur les élèves de l'école primaire des communautés *Qom* de la province du Chaco (2004) et leurs parents ou grands-parents. On l'a, par la suite, étendu aux communautés *Pit'laxá* de Formosa.

Le service *Qadede Idá?at* encourageait les enfants à lire des contes écrits en espagnol à leurs aînés et à les traduire en *qom'lek*, à écrire en espagnol et en *qom'lek* les contes

traditionnels et les histoires racontées par leurs familles, lesquelles les avaient gardés en mémoire sans les transcrire. Les activités ont été menées dans les écoles primaires sous la surveillance des enseignants de la communauté. A ce stade, il faut préciser que les écoles les plus importantes des communautés *guaykurú* – celles qui tentent de pratiquer une instruction bilingue – ont des « assistants enseignants autochtones », lesquels collaborent avec l'enseignant officiel et traduisent les contenus éducatifs à l'intention des étudiants natifs. Leur travail au sein du service a été extrêmement important si l'on considère que les enfants n'ont pas tellement confiance en leur connaissance de l'espagnol ou de leur propre langue.

Au départ, le service devait renforcer les liens familiaux dans la communauté grâce à la transmission orale. En partageant cette tradition, les grands-parents se rapprochaient des petits-enfants et ils pouvaient s'exprimer dans leur propre langue, ce qu'ils avaient souvent négligé ou refusé en raison de la mondialisation de la société. Au sein des communautés *guaykurú* en Argentine, les jeunes pensent que la langue natale et les traditions orales sont de « vieilles choses » qui appartiennent aux « vieux » (les grands-parents) ; certains parents encouragent même leurs enfants à oublier leur identité pour être acceptés et éviter la discrimination dont ils ont souffert lorsqu'ils étaient jeunes. Le fossé culturel entre les générations d'hier et d'aujourd'hui, marqué par l'utilisation de la langue et la connaissance des traditions, rompt généralement la communication et les relations familiales. La « rupture » de communication est la raison principale de la perte du savoir traditionnel

Quelques traditions orales ont été retrouvées grâce à *Qadede Idá?at* et la capacité de lire et d'écrire en espagnol et en *qom'lek* a été encouragée lorsque les enfants se rendaient compte qu'ils commettaient beaucoup d'erreurs en essayant d'écrire des histoires simples dans l'une et l'autre. Les difficultés les ont encouragés à améliorer leurs compétences. Un autre but du service était de familiariser les enfants avec les livres et les textes. La plupart connaissaient les livres mais ils n'avaient jamais vu de livres illustrés, de livres de contes ou d'ouvrages récréatifs. À travers les enfants, des familles entières découvrirent la lecture ou l'écriture en espagnol et en *qom'lek*. Peut-être fut-ce le but le plus important atteint par le service : le temps d'un moment magique, de nombreux grands-parents eurent les joues mouillées de larmes en renouant avec leurs vieux récits écrits sur un papier et lus à haute voix par leurs petits-enfants.

Les activités de *Qadede Idá?at* ont été maintenues pendant six mois dans les communautés *Qom* de la province de Chaco, toujours en collaboration avec les écoles primaires et les enseignants. Elles ont aussi été mises en œuvre dans des communautés *Pit'laxá* pendant quatre mois à titre de test et on y observa des résultats positifs. Même si, au départ, les adultes semblaient réticents à faire part ouvertement de leur savoir traditionnel face à leurs enfants. Même si les enfants étaient nerveux à cause de leurs connaissances limitées, le plaisir de découvrir ensemble un livre et l'identité culturelle de la famille a permis de vaincre toutes les craintes. La bibliothèque a contribué à renforcer les liens familiaux et à répandre le goût de la lecture et de la communication orale. En ce sens, cela a été une sorte de double processus complémentaire : le bilinguisme (oral et écrit) a uni la famille et, de là, l'appartenance à la naissance transmise par les livres et la tradition orale a été redécouverte.

L'impact des réalisations permet de suggérer quelques perspectives pour les futurs programmes de lecture familiale dans des communautés, des groupes ruraux traditionnels ou des minorités :

1. Le savoir peut être transmis de multiples façons par la parole et par l'écrit et les deux devraient être pris en compte par des bibliothécaires conscients du fait que l'oral représente encore le mode principal de transmission des informations dans nombre de cultures à travers le monde. Les bibliothécaires devraient atténuer leur préoccupation à l'égard du livre et accepter d'agir à titre de gestionnaires de la

mémoire. Cette dernière peut être conservée de diverses façons et les bibliothèques devraient ajuster leurs structures aux besoins et aux caractéristiques des usagers et non le contraire (forcer les lecteurs à s'adapter aux structures existantes).

2. Les programmes de lecture en famille devraient reposer sur une connaissance de la structure familiale de la communauté, de ses problèmes, de ses conflits internes, de ses faiblesses... On observe habituellement des différences marquées entre jeunes et anciennes générations au sein des sociétés rurales traditionnelles et des minorités. Aussi les programmes ne devraient pas ignorer ces différences, car cela pourrait conduire à un échec.
3. Une fois comprises les structures sociales et familiales, et trouvé le matériel oral et écrit, le rôle de chaque intervenant devrait être clairement identifié. Les enfants sont les acteurs principaux de ces activités, pour autant qu'ils aillent à l'école primaire et qu'ils possèdent quelques aptitudes à lire et écrire. Les programmes de bibliothèque devraient se concentrer sur eux, les amener à reconnaître la beauté et la valeur des livres (et de la tradition orale), particulièrement ceux qui présentent leur propre univers, leur culture et leur milieu. En fait, les livres et les traditions liées à la culture locale sont les meilleurs éléments qui soient pour mettre en branle un programme de lecture familiale dans une communauté rurale ou traditionnelle : le lien entre le lecteur et le savoir consigné dans les pages d'un livre paraît évident et clair. et la relation est des plus faciles à établir.
4. Les enfants – et leur curiosité – sont les meilleurs « collaborateurs de la bibliothèque » dans un programme de lecture familiale. Ils rentreront à la maison avec, à l'esprit, une multitude de questions et toutes les merveilleuses découvertes faites en classe... et ils en redemanderont. Les parents et les grands-parents seront parties au programme à travers les enfants, ils essayeront de répondre à leurs questions, de leur donner plus d'informations sur leur culture (orale) et de partager avec eux l'aventure qu'est la découverte d'un monde nouveau grâce aux pages d'un livre.
5. Les programmes de lecture peuvent fournir un cadre idéal aux campagnes d'alphabétisation (bilingue) – tant pour les enfants que pour les parents – et à la redécouverte de la culture. Ils devraient fonctionner comme des *projets de développement populaire* et une méthode de *recherche-action* devrait être utilisée dans leur mise en œuvre. Des données qualitatives devraient être collectées au cours du travail de manière à en arriver, dans le droit fil de la mission de la bibliothèque, à des résultats fidèles à des paramètres humains.,

Lorsqu'il est utilisé de façon intelligente, le type de service présenté ici peut devenir la base d'une bibliothèque rurale ou traditionnelle. Il ouvre les portes et fournit des occasions de socialisation, d'illustration de la culture et du patrimoine local, il donne la possibilité d'acquérir de nouvelles compétences, il soutient et encourage la diversité et le bilinguisme et il agrmente la vie communautaire de réjouissances et de rires. Et peut-être ce dernier élément rend-il ce type d'activité le plus important parmi ceux proposés par la bibliothèque.

Conclusion

Le présent exposé est une proposition humaniste, totalement centrée sur des considérations sociales, donc sur des facteurs humains et personnels. Ce n'est qu'à partir d'idées &humanistes et caritatives respectueuses de la diversité, du multiculturalisme et des relations interculturelles qu'une proposition acceptable a pu être élaborée en faveur des communautés depuis longtemps négligées non seulement en Argentine mais aussi ailleurs dans le monde. Les sciences de l'information et la bibliothéconomie devraient contribuer avec leur sagesse – sagesse développée au cours des siècles – à la croissance et à l'évolution des groupes indigènes (et autres). Mais ces disciplines doivent d'abord dépasser les obstacles qu'elles ont mis sur leur chemin, leur silence, les tours d'ivoire, leurs positions privilégiées dans la nouvelle société du savoir, leur apolitisme et leur "objectivité". Elles

doivent s'engager profondément dans les problèmes de leurs usagers, se battre à leurs côtés pour les aider et pour leur ouvrir des perspectives de liberté, d'accès au savoir et à l'instruction, du rayonnement de leur héritage culturel et de la perpétuation de leur identité.

Ces pensées ressemblent peut-être à des utopies qui pourraient remettre en cause les positions académiques et professionnelles de nombreux collègues. Mais je vous demande, de mon poste reculée au cœur de l'Amérique du Sud - entouré de milliers de sourires *Qom*, *Moqoit* et *Pit'laxá* – de vous rappeler d'une chose : lorsque les utopies sont disparues et que les hommes perdent leurs convictions et leurs nobles idéaux, les raisons de continuer à se battre disparaissent tout simplement.

Et si nous n'avons pas de raisons de rêver d'un monde meilleur et de lutter, peut-il y avoir encore des raisons de vivre ?